

# La pensée de Humboldt sur la langue et les poètes de l'Âge d'argent

FLORENCE CORRADO-KAZANSKI

Les deux premières décennies du vingtième siècle, auxquelles on a donné le nom d'« Âge d'argent », sont considérées comme le temps de la modernité russe : paradoxalement, alors que les crises sociales et politiques, ainsi que le retard économique, entravent la Russie, les différents domaines de la culture connaissent au contraire un élan exceptionnel, par sa qualité et son intensité. Cette renaissance intellectuelle et culturelle permet ainsi la participation de la Russie à la modernité européenne. Pendant la deuxième décennie du siècle, la Russie va même se situer à son avant-garde, dans le domaine des arts picturaux, mais aussi de la poésie. L'apparition en 1898 de la revue du *Monde de l'art* est à cet égard révélatrice : elle marque la fin de l'utilitarisme en art, qui avait dominé la scène culturelle tout au long de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. De plus, l'ébauche de libéralisation du régime dans la première décennie du vingtième siècle permet la libre expression des opinions politiques, et libère ainsi l'art de sa mission sociale : la parution en 1909 du recueil *Jalons*<sup>1</sup> devient emblématique du rejet

---

1. *Vexi. Sbornik statej o rusknoj intelligencii* [Jalons. Recueil d'articles sur l'intelligentsia russe] (auteurs : N. A. Berdjajev, S. N. Bulgakov, M. O. Geršenzon, A. O. Izgoev, B. A. Kistjakovskij, P. B. Struve, S. L. Frank), M., Novoe vremja i žurnal Gorizont, 1990.

de la tradition populiste en art ainsi que du positivisme dominant, au profit d'un retour à la métaphysique et à la religion, qui va caractériser toute l'époque.

L'Âge d'argent est souvent considéré comme une période de néo-romantisme, qui, comme les autres modernismes européens, voit renaître la représentation de la sacralisation de l'art. La pensée y est dominée par la présence du concept antique et chrétien du *logos (slovo)*; elle est en quête d'un *logos* non-discursif qui serait davantage en adéquation avec la tâche métaphysique que le discours philosophique traditionnel. C'est ainsi que s'affirme à l'Âge d'argent le *logos* poétique, embrassant à la fois *logos* philosophique et *logos* théologique. La poésie cherche à concurrencer et dépasser la philosophie et la théologie, manifestant ainsi cette soif de « dépassement de toutes les limites<sup>2</sup> » caractéristique de la modernité. Au fondement de cette hégémonie de l'art verbal se trouve le dépassement des limites entre linguistique et poésie, résultant d'une relecture poétique de la pensée de la langue de Wilhelm von Humboldt (1767-1835), notamment telle qu'elle est présentée au lecteur russophone par le linguiste de Kharkov Alexandre Potebnia (1835-1891). Gustav Chpet, dans la préface à son essai *La Forme interne du mot*<sup>3</sup> datant de 1927, indique en effet qu'un certain nombre d'idées de Humboldt ont été popularisées en Russie par Potebnia, selon le prisme de l'interprétation qu'en fait Steinthal. Il cite l'ouvrage *la Pensée et la langue*<sup>4</sup>, publié pour la première fois en 1862, mais précise qu'il n'a véritablement marqué les esprits que dans la deuxième décennie du vingtième siècle, lors de ses nouvelles publications en 1912 et 1913. Chpet indique également l'article de P. I. Jiletski consacré à Humboldt, « W. Humboldt dans l'histoire de la philosophie de la langue », publié dans la revue *Questions de philosophie et de psychologie* en 1900, qui présente l'œuvre de Humboldt à grands

---

2. L'expression est empruntée à l'article suivant : I. V. Kondakov & Ju. V. Korž, « F. Nicše v russskoj kul'ture Serebrijanogo veka » [F. Nietzsche dans la culture russe de l'Âge d'argent], *Obščestvennye nauki i oščestvennost'* (M.), 6, 2000.

3. G. G. Špet, *Vnutrennjaja forma slova. Etjudy i variacii na temy Gumboldta* [La Forme interne du mot. Études et variations sur un thème de Humboldt], Ivanovo, Ivanovskij Gosudarstvennyj Universitet, 1999, p. 6. La réflexion de Špet sur la pensée de Humboldt est contemporaine des lectures qu'en font les poètes de l'Âge d'argent, mais l'ouvrage a paru plus tardivement, et ne peut donc être considéré comme leur source d'inspiration.

4. A. A. Potebnja, *Mysl' i jazyk* [La Pensée et la langue], Kharkov, 1862.

traits, mais de manière plus objective que Potebnia, plus indépendante de la lecture qu'en fait Steintal.

Quant à l'étude de la présence de Humboldt en Russie, on ne peut que renvoyer au précieux numéro de la *Revue germanique internationale* consacré à « l'Allemagne des linguistes russes », dont la première partie s'intitule précisément « Humboldt et humboldtisme(s)<sup>5</sup> ». Citons en particulier l'article de Brigitte Barschat<sup>6</sup>, traitant de la réception de Humboldt dans la pensée linguistique russe, où est notamment décrit le rôle premier joué par Potebnia. Évoquons également l'article de Donatella Ferrari-Bravo<sup>7</sup>, qui montre comment l'unité des notions de langue, peuple, et identité culturelle, caractéristique de l'œuvre de Humboldt, se retrouve dans la culture russe du début du vingtième siècle. C'est également dans cette perspective que s'inscrit le présent travail. La position romantique allemande selon laquelle la langue exprime la vision du monde propre à une communauté nationale, ainsi que l'idée herderienne de la langue comme manifestation de l'esprit du peuple, trouvent une nouvelle forme dans la pensée des poètes russes de l'Âge d'argent. Car la réflexion sur la nature de la langue poétique, développée par les symbolistes, puis les post-symbolistes (futuristes et acméistes), est fondamentalement une réflexion sur la culture russe, dont la poésie est considérée comme la quintessence.

Si les poètes russes de l'Âge d'argent se tournent ainsi vers la tradition romantique allemande, comme l'indique W. G. Weststeijn dans son article qui a fait date « A. A. Potebnja and Russian Symbolism<sup>8</sup> », c'est que lorsqu'ils commencent leur œuvre poétique, la théorie littéraire russe a un caractère idéologique, orientée essentiellement sur le contenu de la littérature, dans laquelle ils ne peuvent se retrouver. C'est alors dans les travaux de Potebnia sur la langue, qui les initient à la pensée de Humboldt, qu'ils vont chercher une base linguistique à leurs expériences poétiques. L'émergence d'une

---

5. *L'Allemagne des linguistes russes*, *Revue Germanique Internationale* (Paris), 3, 2006, 2006.

6. Brigitte Barschat, « La réception de Humboldt dans la pensée linguistique russe, de Potebnja à Vygotskij », *L'Allemagne des linguistes russes*, *op. cit.*

7. Donatella Ferrari-Bravo, « Langue et culture en Russie. Dans les traces de la philosophie du langage humboldtienne », *L'Allemagne des linguistes russes*, *op. cit.*

8. W. G. Weststeijn, « A. A. Potebnja and Russian Symbolism » [A. A. Potebnia et le symbolisme russe], *Russian literature VII, Special issue Russian symbolism II*, 1979, p. 443-464.

linguistique poétique, voulue comme une synthèse de la science et de la poésie sur la question du verbe et de la parole, a pour finalité de donner une légitimité scientifique au *logos* poétique, qui pourra ainsi s'affirmer comme le *Logos* dans sa totalité. Et c'est la pensée de Humboldt sur la langue, réinterprétée par les philosophes et poètes russes de l'Âge d'argent, qui va constituer l'une des matrices conceptuelles à partir desquelles se forment différentes représentations originales de la langue poétique, qui sont au cœur du débat poétique de l'avant-garde russe.

Au cœur de ce débat se trouve avant tout la double définition de la langue comme *ergon* et *energeia*, qui trouve un écho d'autant plus fort en Russie qu'elle rencontre, au moins dans un sens métaphorique, la notion d'énergie telle qu'elle est présente dans la théologie de l'icône : l'énergie, distincte de l'essence, est la manifestation de l'être divin ; du point de vue de l'énergie, et non de l'essence, on peut affirmer la présence de l'être divin dans l'icône. Notre réflexion portera donc tout d'abord sur la notion d'*energeia*, puis nous aborderons la question de l'opposition entre prose et poésie, fondamentale elle aussi dans la réflexion théorique sur la poésie qui se développe à l'Âge d'argent. Et ce n'est qu'en relation avec cette opposition entre prose et poésie que nous évoquerons la question de la forme interne, très présente pour elle-même chez les penseurs et poètes de l'Âge d'argent, mais qui n'a peut-être pas autant d'implications poétiques (poiétiques) que celle de l'énergie.

### L'antinomie de la langue

C'est la conception humboldtienne de la dualité de la langue, perçue à la fois comme un produit et une activité, *ergon* et *energeia*, qui se trouve au fondement de cette linguistique poétique qui se développe à l'Âge d'argent. Potebnia, qui se considérait comme disciple de Humboldt, lui consacre tout un chapitre dans son ouvrage *La Pensée et la langue*<sup>9</sup>, et c'est ainsi qu'il diffuse en Russie les idées linguistiques de Humboldt au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, donc avec un décalage temporel important, mais dans un contexte intellectuel propice, qui voit notamment se développer une philosophie et une théologie de la langue et du verbe grâce au renouveau de la pensée et de la spiritualité orthodoxe. La pensée de Humboldt concernant la langue, vue à travers le prisme potebnien, mais sans doute aussi parfois appréhendée dans l'original, sera ainsi de nouveau réinterprétée dans les années dix du vingtième siècle

---

9. A. A. Potebnja, *Mysl' i jazyk*, *op. cit.*

par les penseurs et les poètes de l'Âge d'argent tels que Pavel Florenski, Viatcheslav Ivanov, Andreï Bely, Velimir Khlebnikov par exemple.

### Analyses linguistiques et philosophiques

La description de la dualité de la langue, saisie à la fois comme *ergon* et *energeia*, et sans doute l'apport le plus décisif de W. von Humboldt à la pensée de la langue.

Assumée dans sa réalité essentielle, la langue est une instance continuellement et à chaque instant anticipatrice. L'écriture elle-même ne lui assure qu'une conservation incomplète et momifiée, qui sollicite de toute urgence l'effort nécessaire pour retrouver le texte vivant. En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait [*ergon*], mais une activité en train de se faire [*energeia*]. Ainsi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique. Il faut y voir la réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. En toute rigueur, une telle définition ne concerne que l'acte singulier de la parole actuellement proférée ; mais, au sens fort et plein du terme, la langue n'est, tout bien considéré, que la projection totalisante de cette parole en acte<sup>10</sup>.

Tout en présentant la dualité de la langue, qui est tout à la fois « ouvrage fait » et « activité en train de se faire », la description de Humboldt privilégie nettement l'*energeia*, la conception de la langue comme « parole en acte », activité de l'esprit. La métaphore de la vie, présentant l'activité de la langue comme un « texte vivant », en opposition avec la « momification » de la langue par l'écriture, emblème de l'*ergon*, situe clairement un pôle positif et un pôle négatif dans cette antinomie. Selon la terminologie de Benvéniste, c'est donc la langue en tant que discours, acte de parole, énonciation, qui est privilégiée. Benvéniste décrit la même réalité que Humboldt, dans des termes différents, lorsqu'il écrit :

Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours, qui émane d'un locuteur, forme sonore qui atteint un auditeur et qui suscite une autre énonciation en retour<sup>11</sup>.

10. W. von Humboldt, *Traduction et Introduction de l'oeuvre sur le kavi et autres essais* (1836), trad. de P. Caussat, Paris, Seuil, 1974, p. 183.

11. É. Benvéniste, « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale, II*, Paris, Gallimard, 1966, p. 81-82.

La langue comme *ergon* est donc la « possibilité de la langue », langue en puissance, alors que la langue comme *energeia* est la langue « effectuée en une instance de discours », l'acte de parole.

Dans *la Pensée et la langue*, Potebnia consacre tout un chapitre à la pensée de Humboldt. Il reprend la double conception de la langue comme produit (*delo, proizvedenie*) et comme activité (*dejatel'nost'*). Il étend cette définition à chaque mot (*slovo*), compris comme unité élémentaire de la langue et, transposant la problématique métaphysique de Humboldt en problématique psychologique, il double l'opposition entre langue et parole par celle d'objectivité et subjectivité.

Dès sa naissance apparaît dans le mot l'opposition entre objectivité et subjectivité ; elle est liée, comme nous le verrons, à l'opposition intrinsèque à la langue entre discours et compréhension<sup>12</sup>

Potebnia relie ainsi la problématique de la langue comme *ergon* et *energeia* à celle de la communication et de l'« intersubjectivité<sup>13</sup> » qui la présuppose. Cette dimension de la question sera également considérée par les poètes dans leur réflexion sur la relation de l'auteur au lecteur dans la parole poétique.

Le penseur orthodoxe Pavel Florenski (1882-1937), dans un essai intitulé *la Pensée et la langue*<sup>14</sup> comme celui de Potebnia, donne de longues citations de Humboldt extraites de *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschenlechts* (*O različii organizmov človečeskogo jezika i o vlijanii etogo različija na umstvennoe razvitie človečeskogo roda*), publié en 1859 à Saint-Petersbourg dans la traduction de P. Biliarski, et qui était le seul ouvrage de Humboldt traduit en russe à l'époque<sup>15</sup>. Toute la philosophie de Florenski est marquée au sceau de l'antinomie, et sa philosophie de la langue, qui y occupe une place centrale, est également fondée sur l'antinomie de la langue, *ergon* et *energeia*, révélée par Humboldt. Par ailleurs, la proximité des idées de Florenski avec

12. A. A. Potebnja, *Mysl' i jazyk, op. cit.*, chap. III « V. Gumbol'dt » [W. Humboldt]. Toutes les traductions du russe sont personnelles.

13. É. Benvéniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, I, *op. cit.*

14. *Mysl' i jazyk* [La pensée et la langue] (1918), in P. A. Florenskij, *U vodorazdelov mysli, Sočinenija*, t. 3 (1), M., Mysl', 2000.

15. Dans son ouvrage *La Forme interne du mot* déjà cité, Chpet indique que cette traduction est arrivée à la fois de manière intempestive et dans un cadre mal adapté, puisqu'elle se présentait comme un « manuel de théorie linguistique littéraire pour institutions militaires », *op. cit.*, p. 6.

la vision du monde des poètes symbolistes permet de souligner l'homogénéité intellectuelle et spirituelle de l'Âge d'argent.

Comme Potebnia, Florenski rappelle la série d'antinomies contenue par l'antinomie initiale entre *ergon* et *energeia* : antinomie de l'objectivité et de la subjectivité du verbe, du discours et de sa compréhension, de la liberté et de la nécessité, enfin de l'individu et du peuple. De ce point de vue, il affirme la proximité des idées de la tradition romantique allemande, que porte Humboldt, et de la tradition philosophique orthodoxe, qui voit d'un côté la langue comme un don de Dieu, et la parole comme une réponse de la créature. Lui-même cherche à garder présents dans sa démonstration les deux parties de l'antinomie en soulignant leur équilibre. Voici le résumé qu'il donne, après une longue citation de Humboldt, de cette antinomie, fondatrice de toute sa pensée de la langue et de toute sa philosophie :

En d'autres termes, la langue se présente à l'esprit comme un tout déjà prêt, que l'on peut cerner d'un coup, bien qu'en même temps, elle ne soit créée par l'esprit que par instants, et qu'elle n'existe que lorsqu'elle est créée. En parlant par comparaison, elle est un « cristal », un instrument préparé que l'esprit populaire doit utiliser, et dans lequel il doit s'incarner<sup>16</sup>.

Florenski valorise ici la langue en tant que produit, dont l'intégrité, signe positif, est soulignée à la fois par la notion de tout (« *celoe* »), et par la comparaison du « cristal ». Mais il montre aussi que ce tout est une potentialité qui doit être réalisée dans l'acte d'énonciation définie comme une « incarnation » de l'esprit dans la matière verbale. C'est aussi cette conception de la langue comme potentialité créatrice qui est privilégiée par les poètes.

### Réappropriation poétique du concept de l'antinomie de la langue

Andreï Bely (1880-1934), ami de Florenski, poète symboliste, plus célèbre encore pour ses romans, mais aussi théoricien mystique du symbolisme, mène une réflexion sur la langue poétique aux confins de la philosophie, de la théosophie, de la linguistique et de la magie. Bely ne fait pas référence à Humboldt, mais cite volontiers Potebnia, à qui il a consacré un essai, nommé encore une fois

---

16. P. A. Florenskij, *Mysl' i jazyk*, op. cit., p. 153.

« la Pensée et la langue<sup>17</sup> ». Dans son commentaire de la conception de la langue à la fois comme *ergon* et *energeia*, il met en évidence l'idée de potentialité créatrice qui montre la proximité existant entre l'art verbal et la langue même. Il expose ainsi l'analogie que dessine Potebnia entre la parole et le mythe.

Potebnia expose la ressemblance frappante de l'origine et la dépendance des mots et de l'origine et la dépendance des images mythiques de la création populaire ; s'appuyant sur l'histoire, il fait référence aux données de l'analyse psychologique, mêlant historisme et psychologisme ; toute la diversité de son oeuvre, tout le travail minutieux de ses colossales « Notes sur la grammaire russe » tend à exposer l'analogie du mot et du mythe. Il y a deux grandeurs : l'une est l'énergie créatrice du discours, l'autre est l'énergie poétique des peuples, s'exprimant dans les figures et les tropes du discours [...] longtemps avant la critique contemporaine, il a jeté un pont entre les recherches de la science et l'homélie enflammée de l'indépendance de la création artistique des novateurs actuels de l'art, par la réunion des oeuvres de l'activité de la langue et des oeuvres de la poésie, en tant que produits d'une unique création<sup>18</sup>.

C'est bien la notion d'énergie qui est au fondement, tout d'abord, de l'analogie entre le mot et le mythe, en tant que création collective populaire, ensuite, entre la parole et la poésie, en tant que création individuelle. Alors que Potebnia, par cette analogie, tend à montrer que la langue est historiquement, et dans son devenir, poésie, au sens de création et créativité, Bely en vient à retourner l'assertion pour affirmer que l'art verbal, la langue poétique, est la

---

17. A. Belyj, « Mysl' i jazyk » [La Pensée et la langue], *Logos*, kn. 2, M., Musaget, 1910.

18. « Потebня устанавливает поразительное сходство между происхождением и зависимостью слов и происхождением и зависимостью мифических образов народного творчества ; опираясь на историю, он обращается к данным психологического анализа, смешивая историзм с психологизмом ; все многообразие его трудов, вся кропотливая работа его колоссальных « Записок по русской грамматике » клонится к установлению аналогии между словом и мифом. Две величины : одна – творческая энергия речи ; другая – поэтическая энергия народов, выражающаяся в фигурах и тропах речи. [...] задолго до современной критики перекинул он мост между исканиями науки и пламенной проповедью независимости художественного творчества современных новаторов искусства объединением произведений деятельности языка и произведений поэзии, как продуктов единого творчества. »

langue même. Ainsi écrit-il dans « La Magie des mots » : « Le discours poétique est discours au sens propre.<sup>19</sup>»

Ce n'est qu'une différence de degré qui distingue la parole de la parole poétique ; cette dernière est désormais présentée comme le degré suprême de la parole, en tant qu'énergie verbale consciente d'elle-même. Par ce retournement de la conclusion potebnienne, Bely installe donc l'hégémonie de l'art verbal sur la linguistique.

Viatcheslav Ivanov (1866-1949), poète, chef de file et théoricien du symbolisme, mais aussi historien de l'antiquité et grand érudit, est une figure intellectuelle qui a marqué toute la génération des poètes symbolistes et post-symbolistes. Il a peut-être lu Humboldt en allemand lorsqu'il étudiait à Berlin, entre 1886 et 1891, auprès de Theodor Mommsen. En tout cas, comme Florenski, il cite directement Humboldt, sans évoquer Potebnia, mais sans indiquer précisément ses sources. C'est que ses essais sont autant théoriques que poétiques, il convoque des auteurs et leurs idées comme des êtres familiers, sans rigueur scientifique, recherchant l'adhésion d'un lecteur complice qui aurait les mêmes connaissances. En faisant directement référence à Humboldt, sans l'intermédiaire de Potebnia, il montre sans doute aussi qu'il envisage la langue, comme Humboldt, dans sa dimension métaphysique et non pas seulement psychologique. Dans son essai « Notre langue », il prend pour postulat la définition de la langue comme *ergon* et *energeia*, en interprétant la langue comme une manifestation de l'universel « esprit de communion » (*sobornost*):

La langue, selon la vision profonde de Wilhelm von Humboldt, est à la fois produit et force active (ἔργον et ἐνέργεια) ; un milieu commun qui est sans cesse créé par tous, tout en précédant et conditionnant en même temps tout acte créateur dans le berceau même de sa pensée ; c'est une alliance antinomique de nécessité et de liberté, de divin et d'humain ; création de l'esprit du peuple et don de Dieu au peuple. La langue, selon Humboldt, est un don que le peuple reçoit comme un destin, comme une sorte de prédétermination de son être spirituel à venir<sup>20</sup>.

19. « Поэтическая речь и есть речь в собственном смысле ». A. Belyj, « Magija slov » [La Magie des mots] (1910), *Simvolizm kak miroponimanie*, M., Respublika, 1994, p. 133.

20. « Язык, по глубокомысленному воззрению Вильгельма Гумбольдта, есть одновременно дело и действенная сила (ἔργον и ἐνέργεια); соборная среда, совокупно всеми непрестанно творимая и вместе предвещающая и обуславливающая всякое творческое действие в

On reconnaît ici la proximité de pensée entre Ivanov et Florenski : Ivanov, comme Florenski, souligne l'équilibre antinomique de la langue, et l'interprète en des termes qui révèlent une véritable théologie de la langue. L'antinomie est en effet ultimement comprise comme l'union du divin – la langue en tant que don de Dieu, et de l'humain – la parole en tant que réalisation personnelle des potentialités de la langue. La langue est ainsi définie comme milieu commun (*sobornaja sreda*), manifestation de l'esprit de communion qui fonde idéalement l'unité du monde : cette définition conceptuelle fait écho à la définition imagée de la langue comme cristal proposée par Florenski.

Mais Ivanov donne également une lecture poésiologique de la dualité de la langue. Dans son essai « Pensées du symbolisme », il convoque justement le concept d'énergie pour définir le verbe poétique symboliste :

En tant qu'art, [le symbolisme] n'aspire qu'à une chose : l'élasticité de l'image, sa vie intérieure et son extensivité au sein de l'âme où elle s'enfoncé, comme une graine qui doit grandir et devenir épi. En ce sens, le symbolisme est l'affirmation de l'énergie extensive du verbe et de l'art. Cette énergie extensive ne cherche pas, mais ne fuit pas non plus les rencontres avec des sphères hétérogènes à l'art, par exemple avec les systèmes des religions. Le symbolisme tel que nous l'affirmons ne craint la captivité de Babylone dans aucune de ces sphères : lui seul réalise la liberté actuelle de l'art, lui seul croit en sa puissance actuelle<sup>21</sup>.

---

самой колыбели его замысла; антиномическое совмещение необходимости и свободы, божественного и человеческого; создание духа народного и Божий народу дар. Язык, по Гумбольдту, - дар, доставшийся народу, как жребий, как некое предназначение его грядущего духовного бытия». V. Ivanov, «Naš jazyk» [Notre langue] (1918), *Rodnoe i vseľenskoe*, M., Respublika, 1994, p. 396.

21. «К одному стремится он [символизм], как искусство: к эластичности образа, к его внутренней жизнеспособности и экстенсивности в душе, куда он западает, как семя, долженствующее возрасти и дать колос. Символизм в этом смысле есть утверждение экстенсивной энергии слова и художества. Эта экстенсивная энергия не ищет, но и не бежит пересечений с гетерономными искусству сферами, например, с системами религий. Символизм, каким мы его утверждаем, не боится вавилонского пленения в любой из этих сфер: он единственно осуществляет актуальную свободу искусства, он же единственно верит в его актуальное могущество». V. Ivanov, «Mysl' o simvolizme» [Pensées du symbolisme] (1910), *op. cit.*, p. 196.

Dans cette définition qu'Ivanov donne du symbolisme, il apparaît que c'est la langue comme *energeia*, en tant que telle, qui constitue le fondement du verbe poétique : « le symbolisme est l'affirmation de l'énergie extensive du verbe et de l'art ». La poésie symboliste est présentée comme la révélation de la nature énergétique du verbe ; le verbe poétique semble donc être de même nature que le verbe lui-même, il en est son degré suprême. Comme Potebnia, Ivanov souligne également la dimension de communication inhérente au verbe : les notions d'élasticité et d'extensivité, ainsi que la métaphore de la graine, montrent l'intersubjectivité du verbe poétique symboliste, autrement dit son caractère conciliaire (*sobornyj*), qui constitue l'autre aspect de son énergie. Enfin, la notion d'« énergie extensive », qui caractérise le verbe dans sa dimension intersubjective et créatrice, révèle aussi la tension de la poésie pour l'au-delà de ses limites : fondement de l'autonomie et de la liberté du verbe poétique, elle lui ouvre tous les domaines de la vie et de la connaissance, en particulier celui de la religion. La « graine » du verbe poétique peut devenir un « épi » mystique, ontologique, tout en gardant son essence poétique.

Enfin, la pensée de Humboldt, perçue à travers le prisme potebnien et symboliste, est également présente dans la réflexion théorique et la pratique des poètes futuristes, mais cette fois de manière tout à fait implicite. En effet, la pose futuriste exigeait le refus du passé, de toute tradition, au nom de la seule nouveauté. En réalité, les futuristes étaient souvent tout aussi érudits que leurs aînés symbolistes. Les poètes futuristes se réapproprient ainsi la notion d'énergie selon une conception somme toute assez proche de celle d'Ivanov, bien que les termes employés diffèrent. La notion d'énergie semble donc bien réunir autour d'elle symbolistes et post-symbolistes. En effet, les cubo-futuristes affirment avec force que c'est le verbe compris comme *energeia* qui est au fondement de la poésie. Le nouveau verbe poétique futuriste est la mise à nu des potentialités créatrices de la langue, de l'énergie de la langue : c'est ce que signifie le slogan poétique du « verbe en tant que tel ».

En 1908 se préparait le « Vivier des juges » I. Une partie des œuvres s'y retrouva, l'autre se retrouva dans « l'Atelier des Impressionnistes ». Dans les deux recueils V. Khlebnikov, les Bourliouk, S. Miassoedov et d'autres indiquèrent la nouvelle voie de l'art : le verbe se développait, en tant que tel.

Dorénavant une oeuvre pouvait n'être constituée que d'un mot, et sa seule modification judicieuse lui faisait atteindre la plénitude et l'expressivité de l'image artistique.

Mais une expressivité d'un autre ordre : l'œuvre était à la fois perçue et critiquée (tout du moins tel en était le pressentiment) uniquement en tant que verbe.

L'œuvre d'art est l'art du verbe<sup>22</sup>.

Certes, la référence à la conception humboldtienne de la langue n'est qu'implicite, puisque la notion même d'énergie est absente du texte. Cependant, l'affirmation « le verbe se développait, en tant que tel » fait bien allusion à l'activité de la langue, à la langue comme « activité en train de se faire », et à la parole poétique comme réalisation des potentialités de la langue. L'affirmation « l'œuvre était à la fois perçue et critiquée [...] uniquement en tant que verbe », répétée par la formule condensée « L'œuvre d'art est l'art du verbe », indique bien que la poésie est l'exhibition de l'activité même de la parole, et qu'elle tend ainsi vers la pure énergie de la parole.

À la notion de la parole comme énergie se trouve corrélée celle de la forme interne de la langue et de la parole, que Georges Nivat définit précisément comme « énergie poético-mythique<sup>23</sup> », mais aussi l'opposition entre prose et poésie, qui semble doubler, dans des termes qui relèvent de la poétique, l'opposition entre *ergon* et *energeia*.

### L'opposition entre prose et poésie

L'opposition entre prose et poésie, telle qu'elle apparaît dans la réflexion poésiologique de l'Âge d'argent, s'enracine ouvertement dans la pensée linguistique de Humboldt et Potebnia. C'est juste-

---

22. « В 1908 году готовился « Садок судей » I. Часть произведений попала в него, а часть в « Студию Импрессионистов ». В обоих сборниках В. Хлебников, Бурлюки, С. Мясоедов и др. наметили новый путь искусства : слово развивалось, как таковое.

Отныне произведение могло состоять из одного слова и лишь умелым изменением его достигалась полнота и выразительность художественного образа.

Но выразительность иная – художественное произведение и принималось и критиковалось (по крайней мере это предчувствовалось) только как слово.

Произведение искусства – искусство слова. ». A. Kručenyx & V. Xlebnikov, « Slovo kak takovoe » [Le Mot en tant que tel] (1913), *Manifesty i programmy russkix futuristov*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1967, p. 59.

23. G. Nivat, « Le Symbolisme russe » in E. Etkind, G. Nivat, I. Serman & V. Strada (éd.), *Histoire de la littérature russe. Le Vingtième siècle. L'Âge d'Argent*, Paris, Fayard, 1987.

ment cette analyse linguistique, qui tend à valoriser la poésie en montrant que la poésie est plus proche que la prose de l'activité de la langue elle-même, qui va servir de fondement à l'hégémonie de l'art verbal sur la science, ouvrant ainsi à la poésie les portes de la connaissance du monde, et légitimant sa position de rivale de la philosophie.

### Fondement linguistique de l'opposition entre prose et poésie

C'est avant tout la différence d'essence entre prose et poésie que Humboldt cherche à définir. Il rappelle tout d'abord que prose et poésie sont deux « manifestations de la langue<sup>24</sup> » même, deux formes de l'imagination productive. C'est leur mode de rapport au réel qui constitue l'essentiel de leur différence :

Car il s'agit, dans les deux cas, de prendre appui sur la réalité pour rejoindre un objectif qui ne lui appartient plus : la poésie récupère la présence sensible de la réalité, telle qu'elle se donne à l'appréhension de l'expérience intérieure et extérieure, mais en restant indifférente et même délibérément étrangère à ce qui fonde la réalité comme telle. Le phénomène sensible est alors revendiqué par l'imagination, qui s'en sert pour rejoindre l'intuition d'une totalité que l'art transfigure. La prose, elle, cherche à retrouver les racines mêmes du réel et à en démêler l'écheveau ; elle met en oeuvre une procédure intellectuelle qui combine terme à terme les faits et les concepts, et qui vise à produire leur idéalité systématique<sup>25</sup>.

Dans ce passage, poésie et prose ne semblent pas opposées l'une à l'autre selon un principe axiologique. La poésie caractérise un rapport subjectif au réel, fondé sur l'expérience et l'intuition, relayées par l'imagination. La prose indique un souci d'objectivité et de systémativité, assumé par la raison au moyen de concepts. Prose et poésie apparaissent comme interdépendantes, elles sont les deux branches d'un tout qui constitue l'unité dynamique de la langue elle-même :

Reste que la langue n'a accompli sa révolution que lorsque poésie et prose se répètent l'une à l'autre<sup>26</sup>.

---

24. W. von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, *op. cit.*, p. 346.

25. *Ibid.*, p. 346.

26. *Ibid.*, p. 355.

Avec Potebnia, au contraire, l'opposition formelle entre prose et poésie se double plus nettement d'une opposition axiologique. Conformément à la pensée romantique, Potebnia affirme la spécificité du langage poétique, qui serait de nature non-sémiotique, contrairement au langage courant, prosaïque, qui lui, serait arbitraire.

Dans ses *Notes sur la théorie de l'art verbal*, Potebnia donne une définition de la différence entre prose et poésie qui induit nettement une opposition axiologique.

Tout comme pour la définition de la poésie nous nous tournons vers sa forme la plus simple, c'est-à-dire le mot pourvu d'une représentation vivante, pour la définition génétique de la prose, il nous faut prendre en compte la chose suivante. La vie d'un tel mot, du point de vue interne, consiste en ce qu'autour de sa représentation se rassemblent des indices séparés de leurs images sensibles, jusqu'à ce que la représentation ne soit en contradiction avec eux, ou ne se perde dans leur masse, comme quelque chose d'inessentiel. Alors, le mot perd sa représentation et devient un simple intermédiaire sonore entre l'objet de connaissance, ou d'explication, et l'explication elle-même (telle est la forme originelle de la prose)<sup>27</sup>.

La définition de la poésie comme « mot pourvu d'une représentation vivante » induit nécessairement une opposition de vie et de mort entre poésie et prose : la prose, définie comme « mot sans représentation », apparaît dès lors également comme un mot à la représentation morte. La représentation, ou forme interne, étant pour Potebnia le noyau essentiel du mot et de la langue, une telle définition valorise éminemment la poésie au détriment de la prose. Elle conforte la conception organiciste du mot, ainsi que l'idée de la nature anti-sémiotique du mot originel. Le mot prosaïque, ou signe arbitraire, est perçu par Potebnia comme une dégradation de la nature imagée, poétique, du mot primitif. L'opposition structurale et axiologique entre prose et poésie se double enfin d'une opposition sémantique, qui elle aussi sera intégrée à la pensée poésiologique de l'Âge d'argent :

En conséquence, si la poésie est métaphore, **αλληγορία** au sens large du mot, alors la prose, en tant qu'expression de l'observation

---

27. A. A. Potebnja, *Iz zapiskov po teoriji slovesnosti* [Notes sur la théorie de l'art verbal], Kharkov, 1905, p. 97.

élémentaire, et la science, tendent à être, dans un certain sens, redondance, ταυτολογία<sup>28</sup>.

Au mot prosaïque, qui est concept (*ponjatie*) s'oppose le mot poétique, qui est « image » (*obraz*). Autrement dit, à la définition monosémique s'oppose la représentation polysémique. Alors que la science, fondée sur le concept, est définie par la redondance et la tautologie, la poésie, elle, est définie essentiellement comme allégorie, ou métaphoricité au sens large (« *inoskazanie* »).

Pour Bely, comme pour Potebnia, le symbole est essentiellement métaphore : l'opposition axiologique entre prose et poésie, opposition de mort et de vie, permet aussi aux poètes de l'Âge d'argent de justifier l'hégémonie de l'art verbal au nom du principe suprême qu'est la vie.

### Interprétation poésiologique de l'opposition entre prose et poésie

La pensée symboliste du mot poétique, dans son opposition au mot de prose, reprend à son compte et développe les positions de Potebnia. Elle distingue donc également deux types de mots. Les essais d'Ivanov et Bely qui exposent le statut du mot symboliste présentent toute une série d'oppositions terme à terme relevant respectivement de la prosaïcité et de la poéticité du mot. Ainsi, dans *Les Préceptes du symbolisme*, Ivanov oppose, d'un côté, le "verbe commun" (*obyčnoe slovo*), ou "verbe-concept" (*slovo-ponjatie*)<sup>29</sup>, nommé plus loin verbe "ordinaire", "courant", et de l'autre, le "verbe-symbole" (*slovo-simvol*), qui justifie sa poétique symboliste : « Le verbe-symbole devient une incitation magique révélant à l'auditeur les mystères de la poésie<sup>30</sup> ».

L'interprétation que donne Ivanov du symbole semble n'être que la lecture mystique de la définition potebnienne de la forme interne. Pour Potebnia, la forme interne, en tant que signe de la poéticité du mot, lui confère un statut spécifique, imagé, polysémique, qui le distingue de celui du mot commun. Ivanov, lui, interprète la métaphoricité du verbe symboliste en terme de puissance magique, ou mystique, puissance révélationnelle dont est privée le mot commun.

28. *Ibid.*, p. 100.

29. V. Ivanov, « Zavety simvolizma » [Les Préceptes du symbolisme] (1910), *op. cit.*, p. 180.

30. « Слово-символ делается магическим внушением, приобщающим слушателя к мистериям поэзии. », *ibid.* p. 183.

Dans *La Magie des mots*, Bely opère la même distinction entre prose et poésie, mais dans des termes plus proches de ceux de Potebnia. Il définit l'opposition entre le concept scientifique (*slovo-termin*), et le mot ordinaire (*obyčnoe prozaičeskoe slovo*), d'une part, et le verbe poétique (*slovo-obraz*), d'autre part, en développant abondamment la métaphore de la vie et de la mort.

Le verbe-terme est un cristal beau et mort, qui s'est formé grâce à l'achèvement du processus de décomposition du verbe vivant. Le verbe vivant (le verbe-chair) est un organisme florissant.

Tout ce qui est perceptible en moi par les organes des sens se décomposera lorsque je mourrai ; mon corps deviendra une charogne pourrissante, répandant une puanteur ; mais lorsque sera achevé le processus de décomposition, je paraîtrai aux yeux de ceux qui m'aimaient en une série de beaux cristaux. Le terme idéal est un cristal éternel, obtenu par la seule voie de la décomposition totale ; le verbe-image est semblable à un être humain vivant ; il crée, influence, change de contenu. Le verbe commun, verbe de prose, c'est-à-dire un verbe qui a perdu son iconicité sonore et picturale, et qui n'est pas encore devenu un terme idéal, est un cadavre nauséabond en décomposition.

Il y a peu de termes idéaux, tout comme il reste peu de mots vivants ; toute notre vie est remplie de mots pourrissants, répandant une puanteur insupportable ; l'utilisation de ces mots nous contamine de son poison cadavérique, car le verbe est l'expression directe de la vie<sup>31</sup>.

---

31. « Слово-термин – прекрасный и мертвый кристалл, образованный благодаря завершившемуся процессу разложения живого слова. Живое слово (слово-плоть) – цветущий организм.

Все, что осязаемо во мне органами чувств, разложится, когда я умру ; тело мое станет гниющей падалью, распространяющей зловоние ; но когда закончится процесс разложения, я предстану перед взором меня любивших в ряде прекрасных кристаллов. Идеальный термин – это вечный кристалл, получаемый только путем окончательного разложения ; слово-образ – подобно живому человеческому существу ; оно творит, влияет, меняет свое содержание. Обычное прозаическое слово, т.е. слово, потерявшее звуковую и живописную образность и еще не ставшее идеальным термином, – зловонный, разлагающийся труп.

Идеальных терминов мало, как стало мало и живых слов ; вся наша жизнь полна загнивающими словами, распространяющими нестерпимое зловоние ; употребление этих слов заражает нас трупным

La métaphore appuyée de la vie, de la mort et de la décomposition du verbe crée une polarisation très forte entre la valorisation de la poésie, marquée du signe positif de la vie, et la dévalorisation de la prose du langage ordinaire, marquée du signe éminemment négatif de la décomposition, alors que la langue conceptuelle scientifique, marqué du signe de la mort, échappe à cette polarisation et occupe une place à part. La métaphore de la décomposition du verbe prosaïque souligne son caractère organique, et fait écho au motif potebnien de la perte de la forme interne. En perdant sa forme interne, son « iconicité sonore et picturale », le verbe se défait : Bely justifie ainsi l'image de la décomposition du verbe. Quant à la métaphore du verbe-chair, florissant, vivant, elle renforce elle aussi la conception organique du mot, ainsi que sa portée métaphysique, grâce à l'écho biblique de l'expression « *slovo-plot'* », le « verbe-chair ». La métaphore essentielle de la vie montre d'une part que le mot poétique est fidèle à la nature même de la langue comprise comme *energeia*. Mais elle révèle aussi l'ambition métaphysique de la poésie, faisant écho à la pensée romantique, réinterprétée par Nietzsche, selon laquelle le *Logos* philosophique ne peut contenir la Vie. Dans cette perspective, seul le *logos* poétique, au contraire, dans sa double opposition au *logos* scientifique et au *logos* ordinaire, a légitimité à remplir la tâche de la métaphysique.

L'adéquation du verbe poétique à la métaphysique est également une composante de l'opposition que font les penseurs futuristes entre prose et poésie.

L'opposition entre mot de prose et mot poétique est clairement pensée en terme de vie et de mort par le théoricien de la littérature Viktor Chklovski (1893-1984). Compagnon de route des futuristes, il a immédiatement cherché à analyser les innovations poétiques futuristes, et c'est cette analyse qui sera au fondement de la critique désormais appelée formaliste. Dans la continuité de l'interprétation que fait Bely du mot poétique, la poésie est définie par Chklovski comme processus de vivification du verbe, « *voskresenie slova* ».

Et maintenant, à présent que l'artiste a souhaité avoir affaire à une forme vivante et un mot vivant, et non mort, désireux de lui donner un visage, il le brise et le mutile. Les mots « arbitraires » et « dérivés » des futuristes sont nés. Ceux-ci créent ou bien un mot neuf à partir d'une racine ancienne (Khlebnikov, Gouro, Kamenski, Gnedov), ou bien ils le scindent au moyen de la rime, comme

---

ядом, потому что слово есть прямое выражение жизни.», A. Belyj, « *Magija slov* » (1910), art. cit., p. 135.

Maiakovski, ou bien ils lui donnent, par le rythme du vers, une accentuation incorrecte (Krouatchenykh). Des mots vivants, neufs, sont créés. Les anciens diamants des mots retrouvent leur lustre passé<sup>32</sup>.

Le mot vivant est bien défini, comme chez Potebnia, par sa forme vivante, désormais comprise chez les futuristes comme la totalité de sa forme externe et interne. La vivification du mot, ou plutôt la vivification de sa perception, passe maintenant par sa déformation, sa dislocation, qui n'est cependant pas une décomposition au sens où l'entendait Bely. Par cet acte de déformation, au contraire, le mot, toujours compris comme un organisme, retrouve un visage. Chklovski définit donc la poésie par l'acte de vivification de la forme du mot qui était devenu mort, du mot de prose. Les métaphores de la vie et de la nouveauté sont des gages de l'authenticité du verbe poétique cubo-futuriste.

Velimir Khlebnikov (1885-1922), maître à penser des cubo-futuristes, théoricien du « verbe en tant que tel » (*slovo kak takovoe*) et de la langue d'outre-raison (*zhaumnyj jazыk*), a mis la conception de la langue comme *energeia* au cœur même de sa pratique poétique, sous la forme de l'auto-déploiement d'un verbe autonome, qui ne fait référence qu'à lui-même. Comme Chklovski, Khlebnikov conçoit la valorisation de la poésie par opposition à la prose au nom du principe de l'authenticité : il oppose aux mots de la langue courante des mots purs.

La « langue chauve » couvre de pousses ses clairières. Le verbe se divise en verbe pur et verbe ordinaire. On peut penser qu'il recèle une raison étoilée nocturne et une raison solaire diurne. Car n'importe quelle signification ordinaire dissimule toutes ses autres significations, tout comme, de jour, disparaissent tous les astres de la nuit étoilée. Mais pour l'astronome le soleil est la même poussière que toutes les autres étoiles. Et c'est un simple fait, un hasard,

---

32. « И вот теперь, сегодня, когда художнику захотелось иметь дело с живой формой и с живым, а не мертвым словом, он, желая дать ему лицо, разломал и искорверкал его. Родились «произвольные» и «производные» слова футуристов. Они или творят новое слово из старого корня (Хлебников, Гуро, Каменский, Гнедов), или раскалывают его рифмой, как Маяковский, или придают ему ритмом стиха неправильное ударение (Крученых). Созидаются новые, живые слова. Древним бриллиантам слов возвращается их былое сверкание ». V. Šklovskij, « Voskrešenie slova » [La Résurrection du mot] (1914), *Gamburskij šet*, M., Sovetskij pisatel', 1990, p. 40-41.

que nous nous trouvions justement près de ce soleil. Et le soleil ne diffère en rien des autres étoiles. Séparé de la langue ordinaire, le verbe intrinsèque diffère autant du vivant que la révolution de la terre autour du soleil diffère de la révolution ordinaire du soleil autour de la terre. Le verbe intrinsèque refuse les fantômes de l'environnement ordinaire qui nous est donné, et, à la place de l'évident mensonge, construit le crépuscule étoilé<sup>33</sup>.

Khlebnikov oppose le verbe poétique pur, intrinsèque, au verbe ordinaire, équivalent du verbe de prose de Potebnia. L'apport majeur de Khlebnikov à la pensée de l'opposition entre prose et poésie consiste en ce qu'il lui confère une dimension gnoséologique radicale : le verbe ordinaire est mensonger, alors que le verbe pur est authentique. Mais il ne s'agit pas des notions subjectives de mensonge et de vérité de la parole poétique, au sens romantique où l'entend Tioutchev dans le célèbre vers « La pensée proférée est mensonge<sup>34</sup> », cité abondamment par les symbolistes. Il s'agit du mensonge ou de la vérité objective, concernant la raison de l'univers. Le terme de « pureté » qui détermine le verbe intrinsèque renvoie bien à l'enjeu métaphysique de la poésie, et la comparaison entre révolution poétique et révolution copernicienne donne une légitimité scientifique au verbe poétique pur dans sa quête de la vérité. Dans ce passage, l'art verbal, à l'égal de la science et de la philosophie, affirme donc à la fois son ambition cosmologique et ontologique.

Ce panorama des différentes lectures, au début du vingtième siècle en Russie, de deux aspects de la pensée sur la langue de Humboldt (l'opposition entre *ergon* et *energeia*, et l'opposition entre

---

33. « “Лысый язык” покрывает всходами свои поляны. Слово делится на чистое и на бытовое. Можно думать, что в нем скрыт ночной звездный разум и дневной солнечный. Это потому, что какое-нибудь одно бытовое значение слова так же закрывает все остальные его значения, как днем исчезают все светила звездной ночи. Но для небоведа солнце – такая же пылинка, как и все остальные звезды. И это простой быт, это случай, что мы находимся именно около данного солнца. И солнце ничем не отличается от других звезд. Отделяясь от бытового языка, самовитое слово так же отличается от живого, как вращение земли кругом солнца отличается от бытового вращения солнца кругом земли. Самовитое слово отрешается от призраков данной бытовой обстановки и на смену самоочевидной лжи строит звездные сумерки ». V. Xlebnikov, « Naša osnova » [Notre fondement] (1920), *Sobranie sočinenija v 4 tomach, t. 3*, Wilhelm Fink Verlag, 1972, p. 229.

34. « Мысль изреченная есть ложь ». F. Tjutčev, « Silentium » (poème de 1830).

prose et poésie) semble mettre en évidence un des modes de pensée particulièrement fécond dans le domaine des sciences humaines : il ne s'agit pas seulement de l'enracinement d'une notion étrangère dans un autre environnement conceptuel, mais bien d'une nouvelle interprétation d'un modèle étranger, qui lui donne une nouvelle impulsion intellectuelle. Ainsi, à l'Âge d'argent, la conception humboldtienne de la langue comme *energeia*, dont va découler une certaine représentation de la poésie et de la poéticité, occupe une place centrale. Cette idée de l'énergie de la langue est réappropriée par les poètes russes qui y voient la formulation précise d'une intuition qui leur est propre, celle de la puissance d'un verbe poétique qui a vocation à être et agir. Ce modèle étranger tend ainsi à être perçu comme un élément original fondateur de toute la pensée mytho-poétique de la langue à l'Âge d'argent.

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, UMR 5222  
« Europe, Européanité, Européanisation »